

Une goutte d'eau

Nicolas Weinberg

Numéro 132, février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Weinberg, N. (2012). Une goutte d'eau. *Moebius*, (132), 33–40.

NICOLAS WEINBERG

Une goutte d'eau

— C'est ici, le laboratoire photographique ?

Mlopti leva le nez du comptoir et détailla le petit homme qui venait d'entrer. C'était un homme âgé – presque un vieillard – et il lui déplut immédiatement. D'abord, sa question était stupide : bien sûr que c'était ici le labo, puisque c'était inscrit en toutes lettres sur la vitrine du magasin. Ensuite, le nouveau venu était vêtu d'un lourd manteau, portait une écharpe, des gants et un bonnet en astrakan plutôt grotesque, il faut le reconnaître. Le photographe ressentit l'accoutrement du vieil homme comme une provocation, comme une insulte : on aurait dit qu'il voulait à tout prix s'ancrer dans l'hiver et, par là même, y précipiter ceux qui l'entouraient. Or, c'était le début du printemps. Toute la nature chantait la vie, immiscée au cœur des villes et des villages qui étiraient leurs artères comme au terme d'un long engourdissement. Chaque matin tremblait de vitalité, chaque soir vibrait de force retrouvée... On attendait l'été en piaffant d'impatience.

Le vieil homme sortit de sa poche un mouchoir à carreaux et se moucha bruyamment. « La cerise sur le gâteau ! » pensa Mlopti, exaspéré. Il s'efforça de ne pas regarder le visage du vieux. Ce qu'il en avait aperçu l'avait suffisamment irrité : la peau était molle et grise, les yeux étaient larmoyants, mais vifs et rusés.

— C'est bien ici ? Bon. Je voudrais faire retirer un négatif. C'est vieux... vous pouvez ?

Mlopti, qui était après tout un commerçant, ravala son exaspération.

— Bonjour, monsieur. Vous êtes à la bonne adresse... Vous avez le négatif sur vous ?

— Oui...

Le vieux farfouilla dans la poche intérieure de son manteau. Il tira une enveloppe défraîchie dont il releva la languette avec mille précautions. Dans la première enveloppe, il y en avait une autre, plus petite. Il en extirpa un morceau de papier plié en deux, fermé par un morceau de ruban adhésif. Le vieux voulut décoller le ruban, mais ses mains s'étaient mises à trembler. Après plusieurs tentatives, il retira un film de cellophane au travers duquel on devinait un rectangle brun. C'était effectivement un négatif ancien, d'un format d'autant plus obsolète qu'avec le numérique, on n'utilisait presque plus de pellicule. Mlopti fit la moue et tendit la main. Le vieil homme eut un mouvement de recul, comme s'il avait craint qu'on lui volât sa précieuse relique. Il tendit le négatif en soupirant.

— Ah... voilà... vous pourrez ? Quand ?

Mlopti détailla le négatif.

— Mmmh... il va falloir le nettoyer, il y a plein de taches dessus... Il faut que je ressorte tout mon vieux matériel et que je le prépare... Pas avant demain, je crois.

— Demain ! Mon Dieu ! Pas avant demain ! Vous êtes sûr ? Ce n'est pas possible avant ? Je paierai ce qu'il faut...

— Je suis désolé, mais pour le nettoyer, il va falloir que je le fasse tremper plusieurs heures et je ferme le magasin bientôt. Je pourrai vous faire un tirage demain matin, avant midi. Quel format voulez-vous ?

— Bon, fit le vieux, désolé. Tant pis. Va pour demain. Je peux bien attendre un jour de plus. Mais vous ferez attention, hein ? Ne le perdez pas... et si vous pensez que ce n'est pas bon de le nettoyer, et bien arrêtez tout. Je pourrai toujours regarder comme ça le négatif... Vous ne le perdrez pas ? Est-ce que je ne pourrais pas rester... pour voir comment vous faites ?

Cette fois, Mlopti fut vraiment tenté de l'envoyer balader.

— Écoutez, si vous ne me faites pas confiance, allez voir un autre photographe. Il y en a un dans l'autre village.

— Non, non... Ça va... Excusez-moi, mais... Alors d'accord, je repasserai demain, avant midi.

— C'est ça, avant midi.

Mlopti raccompagna le vieil homme jusqu'à la porte. Il alluma une cigarette et l'observa qui marchait vers la place. Lorsqu'il eut atteint la fontaine, le vieux se retourna. Malgré la distance, Mlopti vit qu'il pleurnichait. « Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme... Et zut! Il ne m'a pas dit quel format il voulait. Bof, on verra bien ce que ça donne... » Il verrouilla la porte et retourna vers le comptoir où reposait le film de cellophane. Mlopti retira le négatif brun avec une paire de brucelles qui dormait au fond d'un tiroir. Il dut y aller progressivement : par endroits, le négatif collait à son enveloppe. Le photographe éleva la pince à hauteur d'yeux et se tourna vers la lumière que le printemps faisait rayonner par la vitrine. Il grimaça. On ne comprenait rien à cette photo. C'était un enchevêtrement de traits... comme un jeu de mikado tombé au sol. Mlopti passa dans l'arrière-boutique et ouvrit une armoire. Il sortit un agrandisseur – une vraie relique – et plusieurs cartons qu'il posa sur le plan de travail. Il sourit en pensant que cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était pas servi de tout ça et se dit que sur sa vitrine, le mot « studio » conviendrait mieux que « labo », devenu complètement désuet. Il avait préféré conserver cette vieille inscription qui donnait un petit air d'antan à son magasin et qui, dans le village, plaisait bien aux personnes âgées. Il sortit du carton des bacs en plastique, ainsi que des bouteilles de produits chimiques. Il inspecta la date de péremption. « Ça devrait quand même aller... » Mlopti versa le contenu d'une bouteille dans un bac, ajouta de l'eau et plongea le négatif dans le mélange. Il ressortit de l'arrière-boutique et monta dans l'appartement qu'il occupait au-dessus du magasin. « On verra bien demain. »

*

Il était six heures et le réveil tira Mlopti du sommeil. Il s'étira et marcha vers la fenêtre qui donnait sur la place. Le soleil commençait à se lever et on distinguait encore quelques étoiles dans le ciel rose et bleu. « Encore une

belle journée!» Il allait retourner vers son lit pour enfiler ses pantoufles lorsqu'il remarqua le vieil homme assis sur le bord de la fontaine, rencogné dans son manteau. «Il n'a pas passé la nuit ici, tout de même.» Le photographe acheva son petit-déjeuner sans pouvoir ôter de son esprit la silhouette du vieil homme vissé sur le rebord de la fontaine.

Mlopti retira le négatif du bain. Débarrassé de ses scories, il était plus net : ce n'étaient pas des mikados, mais un enchevêtrement de branches, fines et irrégulières. Il plaça le négatif dans l'agrandisseur et procéda, sur une feuille de papier A4, aux réglages de la netteté, de la luminosité et du contraste. Il suspendit son geste et réfléchit un instant... il manquait quelque chose... «Comment j'ai pu oublier ça!» Il retourna vers l'armoire et farfouilla sur l'étagère du haut pour attraper un petit emballage de carton qui contenait une ampoule. Il monta sur une chaise, ôta l'ampoule blanche et vissa l'ampoule rouge dans la douille. Il redescendit de sa chaise et actionna l'interrupteur. Il se figea et regarda autour de lui, émerveillé. La lumière lui semblait irréaliste, étrange, surnaturelle. Il imagina qu'elle venait directement du soleil et qu'elle traversait un énorme rubis avant de se répandre sur lui et d'inonder la pièce. Il demeura un moment immobile et promena son regard sur les objets, les angles, les à-plats, les volumes et même sur la peau de ses mains. Mlopti s'aperçut combien cette sensation d'isolement et de bien-être lui avait manqué. Cela faisait si longtemps... tout était différent, c'était un autre monde... un monde où la possibilité des lumières était plus vaste. Il se promit de revisser cette ampoule plus souvent et retourna vers le plan de travail. Les anciens gestes revenaient. Il obtura le projecteur de l'agrandisseur et plaça une feuille de papier photo. Il procéda au tirage et passa le papier dans les bains du révélateur, du fixateur puis dans un bac plein d'eau. Avec une pince à linge, il accrocha le tirage sur un cintre, pendu à la patère vissée sur la porte. Il ne s'était pas trompé. Sur le tirage, qui était plutôt net malgré l'âge et l'état du négatif, on voyait un amas de branches d'arbres ou d'arbustes. La photo avait dû être prise en hiver, car il se dégageait du cliché une froideur et une rigidité qui ne correspondait à aucune

autre saison. En observant plus en détail, Mlopti nota que les branches étaient sans feuilles ni fleurs. On pouvait de plus distinguer de légères traces de givre. Cela avait dû être un hiver rigoureux, mais sans neige. Mlopti frissonna et se frictionna les bras.

Il était sept heures et il était temps d'ouvrir. À peine Mlopti eut-il tourné la clé dans la serrure que le vieux releva la tête et sauta sur ses jambes. Il claudiqua jusqu'au magasin. Il marchait en faisant des grimaces et en se tenant les reins, comme s'il souffrait mille morts. « Si, déjà, il me virait ces fringues, il ferait moins de cinéma », maugréa Mlopti en regardant le comptoir.

— Alors, ça y est ? Le négatif n'a rien ? Vous avez pu...

— Bien entendu. Voilà, répondit Mlopti en tendant le cliché et le négatif.

La respiration du vieux se bloqua. Ses mains se mirent à trembler. Après quelques hésitations, il saisit le tirage. Et ferma les yeux. Il n'osait pas regarder. Il serra un peu plus fort les paupières. Ses lèvres se retournèrent dans sa bouche, mais le sanglot qu'il essayait de retenir était trop fort. Il se courba en avant, comme s'il avait reçu un uppercut à l'estomac. « Ah... mon Dieu ! » Il remuait la tête. « Mon Dieu... mon Dieu... » Mlopti fit le tour du comptoir et l'attrapa par les épaules. Il l'aida à reculer jusqu'à la banquette où il le força à s'asseoir.

— Ça va ?

— Mon Dieu... ! Ah mon Dieu ! continuait-il à sangloter.

Mlopti referma la porte du magasin – il ne voulait pas mettre le vieux dans l'embarras en permettant à d'autres clients d'entrer et d'assister à ce spectacle – et remonta dans l'appartement pour chercher un verre de cognac. Lorsqu'il redescendit, le vieil homme était toujours assis sur la banquette, mais il ne pleurait plus. Il avait tourné sa tête vers la vitrine et ses yeux étaient mi-clos. Un rayon de soleil parcourut son visage, redonnant à ses traits un peu de couleur et de vigueur. Mlopti lui tendit le verre. Il refusa.

— Regardez ! Mais regardez donc la photo ! C'était mon amoureux... On allait se marier ! Elle était belle, n'est-ce pas ?

— Je suis désolé, mais il n'y a que des branches... je ne vois que des branches couvertes de givre.

— Mais enfin, regardez mieux ! Regardez au centre de la photo !

Avec un peu d'effort, Mlopti distingua quelque chose au centre de la photo, comme une petite bulle, non, c'était une goutte ! Une goutte d'eau gelée ! Maintenant que Mlopti l'avait repérée, il ne voyait qu'elle.

— Ah oui ! C'est une goutte d'eau, finalement, vous savez que c'est une belle photo que vous avez prise...

— Non.

Le visage du vieux avait repris l'air triste et cireux qui lui était coutumier.

— Pardon ?

— Ce n'est pas une goutte, c'est une larme.

— Une larme ? Comment ça, une larme ?

Le vieil homme se releva, ajusta son manteau et son bonnet et baissa la tête. Il sortit son porte-monnaie et paya le photographe. Il serra le cliché contre son cœur.

— À cause de la guerre, nous avons dû fuir. On est arrivé ici au printemps, avec nos deux familles. Les gens nous ont cachés. Elle et moi, on avait l'habitude de se promener sur le chemin de la Combe de la Croix, celui qui relie ce village à celui de la rivière. Elle aimait l'exubérance de cette combe, on respirait les fleurs, on s'asseyait sur la mousse pour profiter du soleil en pensant à ce qu'on ferait quand tout serait fini. On avait juste dix-sept ans, vous savez. Et puis l'hiver est arrivé. Il faisait très froid. Comme d'habitude, on se promenait. On s'est arrêté près d'un bosquet de jeunes noisetiers et elle m'a pris la main. Elle était inquiète à cause de la venue de l'hiver et puis de notre exode qui n'en finissait pas. Ses yeux se sont remplis de larmes qu'elle a essayé de retenir pour me montrer qu'elle était forte, mais l'une d'elles s'est quand même détachée de sa paupière et a instantanément gelé en s'accrochant à une branche de noisetier. Cela nous a surpris et nous en avons ri. Je l'ai prise dans mes bras et j'ai serré ma joue contre la sienne pour sécher les autres larmes qui avaient pu couler. Ensuite nous sommes retournés vers le village. Quelques centaines de mètres avant d'arriver, j'ai vu la fumée et les flammes qui s'élevaient dans le ciel. J'ai immédiatement

pensé qu'on nous avait trahis et que les soldats avaient mis le feu à la maison et tué tout le monde. Je lui ai dit de rester cachée le long du chemin et que j'allais revenir. Je voulais essayer de leur porter secours, vous comprenez... Mais lorsque je suis arrivé, tout le monde était mort et les maisons étaient brûlées. Je suis retourné sur le chemin pour la chercher, mais je ne l'ai pas retrouvée. Je courais en hurlant son nom, mais je ne l'ai pas retrouvée. Jamais. Elle avait disparu. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Tout ce que je sais, c'est que, pendant que je fouillais les décombres, les soldats ont contourné le village avant de reprendre le chemin de la Combe pour mettre le village de la rivière à sac. Je n'ose pas imaginer... c'est moi qui lui avais dit de rester là... Je suis retourné tout l'hiver au bosquet de noisetiers pour attendre et regarder cette larme. Et puis, avant que l'hiver se termine et qu'elle fonde, j'ai pris le cliché. Ensuite, j'ai fait tirer le film, mais à cause de la guerre, il n'y avait plus de papier... Après, je n'ai jamais eu assez de courage. Enfin, voilà, maintenant, c'est fait.

Le vieux releva le col de son manteau et quitta le magasin. Sur le perron, il se retourna vers Mlopti qui regardait par terre et ajouta : « Des fois l'hiver, ça dure toujours. »

